VOY

R-1938-

RELATION

DU

VOYAGE FAIT A CANADA

POUR LA PRISE DE POSSESSION

DU FORT DE QUEBEC

PAR LES FRANÇOIS.

R-1958-101

1632
(1)

028836

39529

V

Com
les Ang
Françoi
France
appellé
huicties
sion du

(1) Ext
(2) Ce
29 mars
3952

RELATION

DU

VOYAGE FAIT A CANADA

POUR LA PRISE DE POSSESSION

DU FORT DE QUEBEC

PAR LES FRANÇOIS (1).

Comme, par les articles du traité de restitution (2), les Anglois estoient obligez de remettre ez mains des François tous les lieux par eux occupés en la Nouvelle-France, la Cadie et Canada, le sieur Emery, de Caen, appellé le général de Caen, partit de France le dix-huictiesme d'avril ensuivant pour aller prendre possession du fort de Quebec qu'ils occupoient. Et d'autant

(1) Extrait du *Mercure Français*.

(2) Ce traité avait été signé à Saint-Germain-en-Laye, le 29 mars 1632.

39529

que plusieurs choses curieuses et remarquables se passèrent en ce voyage, le lecteur pourra satisfaire à sa curiosité par la relation suivante, qu'un honneste homme de la suite dudit sieur général de Caen envoya à un sien amy pour luy rendre compte de son voyage.

Monsieur, etc., du Havre nous tirasmes à Honfleur, et le jour de Quasimodo, dix-huictiesme d'avril, nous fismes voile. Nous eusmes au commencement un très beau temps, et en dix jours nous fimes environ six cens lieues; mais à peine en peumes-nous faire deux cens les trente-trois jours suivans. Ces bons jours passez, nous n'eumes quasi que tempestes ou vent contraire, hormis quelques bonnes heures qui nous venoient de temps en temps. Nous estions des trois et quatre jours à la cape, comme parlent les mariniers. Nostre gouvernail attaché, on laissoit aller le vaisseau au gré des vagues et des ondes, qui le portoient parfois sur des montagnes d'eau, puis tout à coup dans des abysmes, et sembloit que les vents estoient déchainez contre nous. A tous coups nous craignions qu'ils ne brisassent nos mats ou que le vaisseau ne s'ouvrist; et de fait, il se fit une voye d'eau, laquelle nous auroit coulés à fond si elle fust arrivée plus bas.

Au reste, nous avons trouvé l'hyver dans l'esté, c'est-à-dire dans le moys de may, et une partie de juin les vents et la bruyne nous glaçoient. Le Père de Noue, jésuite, a eu les pieds et les mains gelés.

Le mardy premier jour de juin, nous vimes les terres, lesquelles estoient encore toutes couvertes de neige. L'hyver, tousjours grand en ces pays, l'a esté extremement cette année. Quelques jours auparavant, sçavoir est le 15 et 18 de may, estans encore esloignés des terres environ deux cens lieues, nous avons ren-

contré deux glaces d'une énorme grandeur, flottantes dans la mer; elles estoient plus longues que nostre vaisseau et plus hautes que nos masts. Le soleil donnant dessus, elles ressembloient à des montagnes de crystal, et à peine aurois-je cru cela si je ne l'avois veu.

Le jeudy troisiesme de juin, nous entrames dans le pays par l'un des plus beaux fleuves du monde; la grande isle de Terre-Neuve le ferme en son embouchure, luy laissant deux endroits par où il se dégorge dans la mer, l'un au nord et l'autre au sud. Nous entrames par celui-cy, qui est large environ de treize ou quatorze lieues. Sitost que l'on y est entré, l'on découvre un golfe de cent cinquante lieues de largeur; en montant plus haut, au lieu où cette grande rivière commence à s'étressir, elle a bien encore de largeur trente-sept lieues; à Quebec, esloigné plus de deux cens lieues de l'emboucheure, elle a bien encore demi-lieue.

A l'entrée de ce golfe nous vimes deux rochers; l'un paroissoit rond, l'autre quarré, et semble que Dieu les a plantez au milieu des eaux comme deux colombiers, pour servir de lieu de retraite aux oyseaux, qui s'y retirent en si grande quantité qu'on marche dessus eux, et si on ne se tient bien ferme, ils s'élèvent en si grand nombre qu'ils renversent les personnes. On en rapporte des chaloupes ou petits bateaux tout pleins, quand le temps permet qu'on les approche; les François les ont nommez les Isles aux Oyseaux. On vient dans ce golfe pour pescher des baleines; nous y en avons veu quantité pour pescher aussi des molues. J'y ay veu grand nombre de loups marins, dont l'on en tua quelques-uns. Il se trouve dans cette grande rivière, nommée de Sainct-Laurens, des marsouins blancs, et non

ailleurs ; les Anglois les appellent des baleines blanches, pour ce qu'elles sont fort grandes à comparaison des marsouins. Ils montent jusques à Quebec.

Le jour de la feste de la Trinité nous fumes contraints de relascher à Gaspay ; c'est une grande baye d'eau qui entre dans ce pays. C'est l'endroit où nous mimes pied à terre pour la première fois depuis nostre depart. Nous y trouvames deux vaisseaux, l'un de Honfleur, l'autre de Biscaye, qui estoient venus pour la pesche des molues.

Nos gens tuèrent ici quelques perdrix fort grises, et aussi grosses que nos poulles de France ; ils tuèrent aussi quelques lièvres plus patus que les nostres, et encore un peu blancs ; car les lièvres en ce pays-cy sont tout blancs pendant les neiges, et pendant l'esté ils reprennent leur couleur semblable à celle des lièvres de l'Europe.

Le jour suivant nous nous remimes sous voiles, et le dix-huictiesme de juin nous mouillames à Tadoussac ; c'est une autre baye d'eau, ou une anse fort petite auprès de laquelle se trouve un fleuve nommé Sagué, qui se jette dans la grande rivière de Sainct-Laurens. Ce fleuve est aussi beau que la Seine, quasi aussi rapide que le Rhosne, et plus profond que plusieurs endroits de la mer ; il a bien quatre-vingts brasses de profondeur aux endroits où il est le moins profond. Un de nos soldats y tua un grand aigle, auprès de son aire ; il avoit la teste et le col tout blancs, le bec et les pieds jaunes, le reste du corps noiratre. Il estoit gros comme un coq d'Inde. Nous séjournames à Tadoussac depuis le quatorze de juin jusqu'au troisiesme de juillet, c'est-à-dire dix-neuf jours. Il faisoit encore grand froid quand nous y arrivames ; mais avant que d'en partir nous y avons ressenty de grandes chaleurs, et cependant ce

n'estoit que le printemps, puisque les arbres estoient seulement fleuris. En fort peu de temps les feuilles, les boutons, les fleurs et les fruits y paroissent et meurissent; j'entends les fruits sauvages, car il n'y en a point d'autres. Or, c'est en ce lieu que j'ay veu des sauvages pour la première fois. Sitost qu'ils apperceurent nostre vaisseau, ils firent des feux, et deux d'entr'eux nous vindrent aborder dans un petit canot fait d'écorce fort proprement. Le lendemain, un sagamo avec dix ou douze sauvages nous vint voir; il me sembloit les voyant entrer dans la chambre de nostre capitaine, où j'étois pour lors, que je voyois les masques qui courent en France à caresme-prenant. Il y en avoit qui avoient le nez peint en bleu, les yeux, les sourcils, les joues peintes en noir, et le reste du visage en rouge. Et ces couleurs sont vives et luisantes comme celles de nos masques; d'autres avoient des rayes noires, rouges et bleues, tirées des oreilles à la bouche; d'autres estoient tout noirs, hormis le haut du front, les parties voisines des oreilles et le bout du menton, si bien qu'on eust vrayement dit qu'ils estoient masquez. Il y en avoit qui n'avoient qu'une raye noire, large d'un ruban, tirée d'une oreille à l'autre au travers des yeux, et trois petites rayes sur les joues. Leur couleur naturelle est comme celle de ces gueux de France qui sont demy rotis au soleil, et je ne doute point que les sauvages ne fussent très blancs s'ils estoient bien couverts. De dire comme ils sont vestus, il est bien difficile; les hommes, quand il fait un peu chaud, vont tout nuds, hormis une pièce de peau qu'ils mettent au-dessous du nombril jusques aux cuisses. Quand il fait froid, ou bien à l'imitation des Européans, ils se couvrent de peaux de castor, d'ours, de renard, et d'autres tels animaux, mais si

maussadement que cela n'empesche pas qu'on ne voye la pluspart de leur corps. J'en ay veu de vestus de peaux d'ours, justement comme on peint sainct Jean-Baptiste; ceste peau velue au dehors leur alloit sous un bras et sur l'autre, et leur battoit jusques aux genoux. Ils estoient ceints au travers du corps d'une corde de boyau. Il y en a de vestus entièrement; ils ressemblent tous à ce philosophe de la Grèce qui ne portoit rien sur soy qu'il n'eust fait. Il ne faut pas employer beaucoup d'années pour apprendre tous leurs métiers. Ils vont tous teste nue, hommes et femmes; ils portent leurs cheveux longs; ils les ont tous noirs, graissez et luisans; ils les lient par derrière, sinon quand ils portent le deuil. Les femmes sont honnestement couvertes; elles ont des peaux jointes sur les espaules avec des cordes, et ces cordes leur battent depuis le col jusques aux genouils. Elles se ceignent aussi d'une corde. Le reste du corps, la teste, les bras et les jambes sont découvertes. Il y en a néantmoins qui portent des manches, des chausses et des souliers, mais sans autre façon que celle que la nécessité leur a appris. Maintenant qu'ils traitent des capots, des couvertures, des draps, des chemises avec les François, il y en a plusieurs qui s'en couvrent, mais leurs chemises sont aussi blanches et aussi grasses que des torchons de cuisine; ils ne les blanchissent jamais. Au reste ils sont de bonne taille, le corps bien fait, les membres très bien proportionnez, et ne sont point si massifs que je les croyois. Ils ont un assez bon sens. Ils ne parlent point tous ensemble, ains les uns après les autres, s'escoutans patiemment. Un sagamo ou capitaine, dinant un jour en la chambre du nostre, voulant dire quelque chose et ne trouvant point le loisir pour ce qu'on parloit tousjours, enfin pria la compagnie

qu'on luy donnast un peu de temps pour parler à son tour, et tout seul, comme il fit.

Or, comme dans les grandes estendues de ces pays-cy il y a quantité de nations toutes barbares, aussi se font-elles la guerre les unes les autres fort souvent. A nostre arrivée à Tadoussac, les sauvages revenoient de la guerre contre les Hiroquois et en avoient pris neuf; ceux de Quebec en tenoient six, et ceux de Tadoussac trois.

Arrivez donc que nous fumes aux cabanes des sauvages, qui sont faites de perches et couvertes d'écorces assez grossièrement (le faiste n'est point couvert pour recevoir le jour par là et donner yssue à la fumée), nous entrames dans celle du capitaine de guerre, qui estoit longuette. Il y avoit trois feux au milieu, les uns esloignés des autres de cinq ou six pieds. Estans entrez, nous nous assimes de part et d'autre à plate terre, couverte de petites branches de sapin; ils n'ont point d'autres siéges. Cela fait, on fit venir les prisonniers, qui s'assirent les uns auprès des autres; le plus aagé avoit plus de soixante ans, le second environ trente; le troisiesme estoit un jeune garçon de quinze à seize ans. Ils se mirent tous à chanter pour montrer qu'ils ne craignoient point la mort, quoyque très cruelle. Leur chant me semble fort désagréable; la cadence finissoit tousjours par ces aspirations réitérées : Oh! oh! oh! ah! ah! ah! hem! hem! hem! etc. Après qu'ils eurent bien chanté, on les fit dancer les uns après les autres. Le plus aagé se lève le premier, et commence à marcher du long de la cabane tout nud, hormis, comme j'ay dit, un morceau de peau qui luy couvroit ce que la nature a caché; il frappoit des pieds la terre en marchant et chantoit incessamment. Voylà toute sa dance, pendant laquelle tous les autres sauvages qui estoient dans la cabane frappoient

des mains ou se battoient la cuisse, tirans ceste aspiration du fond de l'estomach, a-ah, a-ah, a-ah, a-ah! Et puis, quand le prisonnier s'arrestoit, ils crioient: O-oh, o-oh, o-oh! et l'un se rasséant, l'autre se mettoit à danser. On les devoit faire mourir le lendemain, mais il vint nouvelle de Quebec qu'on traitoit de paix avec les Hiroquois et qu'il faudroit peut-être rendre les prisonniers; ainsi leur mort fut retardée.

Il n'y a cruauté semblable à celle qu'ils exercent contre leurs ennemis. Sitost qu'ils les ont pris, ils leur arrachent les ongles à belles dents. Je vis les doigts de ces pauvres misérables qui me faisoient pitié, et une playe assez grande au bras de l'un d'eux; on me dit que c'estoit une morsure de celuy qui l'avoit pris. L'autre avoit une partie du doigt emportée, et je luy demanday si le feu luy avoit fait cela : je croyois que ce fust une bruslure; il me fit signe qu'on luy avoit emporté la pièce avec les dents.

Quand ils les font mourir, ils les attachent à un poteau; puis les filles aussi bien que les hommes leur appliquent des tisons ardens et flambans aux parties les plus sensibles du corps, aux costez, aux cuisses, à la poitrine et en plusieurs autres endroits. Ils leur lèvent la peau de la teste, puis jettent sur le crane ou le test découvert du sablon tout bruslant. Ils leur percent les bras au poignet avec des bastons pointus, et leur arrachent les nerfs par ces trous. Bref, ils les font souffrir tout ce que la cruauté et le diable leur met en l'esprit. Enfin, pour dernière catastrophe, ils les mangent et les dévorent quasi tout crus.

Le troisième jour de juillet nous sortimes de Tadoussac et allames mouiller à l'Echaffaut aux Basques; c'est un lieu ainsi appellé à cause que les Basques vien-

nent jusque-là pour prendre les baleines. Comme il estoit grand calme et que nous attendions la marée, je mis pied à terre; je pensay estre mangé des maringoins. Ce sont de petites mouches importunes au possible. Les grands bois qui sont ici en engendrent de plusieurs espèces; il y a des mouches communes, des mousquilles, des mouches luisantes, des maringoins, des grosses mouches et quantité d'autres; les grosses mouches piquent furieusement, et la douleur qui provient de ceste piqueure, et qui est fort cuisante, dure assez longtemps; il y a peu de ces grosses mouches. Les mousquilles sont extremement petites; à peine les peut-on voir, mais on les sent bien. Les mouches luisantes ne font point de mal; vous diriez la nuict que ce sont des étincelles de feu; elles jettent plus de lumière que les vers luisans que j'ay veus en France; tenant une mouche et l'appliquant auprès d'un livre, on liroit fort bien. Pour les maringoins, c'est l'importunité mesme; on ne sçauroit travailler, notamment à l'air, pendant leur règne, si on n'a de la fumée près de soy pour les chasser. Il y a des personnes qui sont contraintes de se mettre au lit venant des bois, tant ils sont offensez; j'en ay veu qui avoient le col, les joues, tout le visage si enflez qu'on ne leur voyoit plus les yeux. Ils mettent un homme tout en sang quand ils l'abordent. Ils font la guerre aux uns plus qu'aux autres. Si le pays estoit essarté et habité, ces bestioles ne s'y trouveroient point; car desjà il s'en trouve fort peu au fort de Quebec, à cause qu'on coupe les bois voisins.

Le quatriesme de juillet nous levames l'ancre pour aborder à quatre lieues de Quebec; mais le vent estoit si furieux que nous pensames faire naufrage dans le port. Avant que d'arriver à Quebec on rencontre au

milieu de ceste grande rivière une isle nommée de Sainct-Laurens, qui a bien sept lieues de long; elle n'est esloignée du bout plus occidental que d'une lieue de la demeure des François. Environ le milieu de ceste isle on jetta l'ancre pour s'arrester; mais les vents et la marée poussoient nostre navire avec une telle impétuosité que le cable se rompit comme un filet et l'ancre demeura dans l'eau; à un quart de lieue de là on en jette une autre, le cable se rompt tout de mesme que le premier. Dedans ce trouble, comme les vents redoubloient, le cable qui tenoit nostre batteau attaché derrière nostre navire se rompit aussi, et en un instant nostre batteau disparut. A trois jours de là, quelques sauvages nous vinrent apporter nouvelle du lieu où il s'estoit allé échouer; s'il eust rencontré des roches aussi bien qu'il rencontra de la vase, il se fust brisé en cent pièces. Si cette bourasque nous eust pris une heure plus tost, en un endroit fort dangereux, nos pilotes disoient que c'estoit fait de nous. Enfin, quand nous fumes environ trois quarts de lieue du bout de nostre pèlerinage, on jetta la troisième ancre, qui nous arresta. Une barque françoise, que nous avions rencontrée à Tadoussac et qui venoit avec nous, perdit deux ancres aussi bien que nous.

Enfin le cinquième de juillet, qui estoit un lundy, deux mois et dix-huit jours depuis le dix-huict d'avril que nous partimes, nous arrivames au port tant désiré; nous mouillames à l'ancre devant le fort que tenoient les Anglois.

Le lendemain on envoya sommer le capitaine Thomas Ker, François de nation, né à Dieppe, qui s'est retiré en Angleterre, et qui avec David et Louis Ker, ses frères, et un nommé Jacques Michel, aussi Dieppois, tous huguenots, s'estoient venus jetter sur ce pauvre

pays, où ils ont fait tant de grands dégats et empesché de très grands biens.

Le sieur Emery de Caen avoit desjà envoyé de Tadoussac une chaloupe à Quebec avec un extrait des commissions et lettres patentes des Roys de France et d'Angleterre, par lesquelles il étoit commandé au capitaine anglois de rendre le fort dans huict jours; les lettres veues, il fit responce qu'il obéiroit quand il auroit veu l'original. On le luy porta donc le lendemain de nostre arrivée. Cependant les Pères Jésuites célébrèrent la saincte messe en la maison la plus ancienne de ce pays-cy; c'est la maison de la dame Hébert, qui s'est habituée auprès du fort du vivant de son mary. Elle a une belle famille; sa fille est icy mariée à un honneste François; Dieu les bénit tous les jours. Il leur a donné de très beaux enfans, leur bestial est en très bon point, leur terres leur apportent de bon grain. C'est l'unique famille de François habituée en Canada; ils cherchoient les moyens de retourner en France; mais ayant appris que les François retournoient à Quebec, ils commencèrent à revivre.

L'Anglois, ayant veu les patentes signées de la main de son Roy, promit qu'il sortiroit dans la huictaine, et de fait il commença à s'y disposer, quoyqu'avec regret; mais ses gens estoient tous bien ayses du retour des François. On ne leur donnoit que six livres de pain au poids de France pour toute leur semaine. Ils nous disoient que les sauvages leur avoyent aydé à vivre la pluspart du temps.

Le mardy suivant, treiziesme de juillet, ils remirent le fort entre les mains du sieur Emery de Caen et du sieur Duplessis Bochart, son lieutenant, et le mesme jour firent voile deux navires qu'ils avoient à l'ancre.

Arrivez que nous fumes à Quebec, on nous raconta la mort de six prisonniers que les sauvages tenoient, laquelle est arrivée pour l'ivrognerie que les Européens ont icy apportée. Le ministre anglois (qui au reste n'estoit point de la mesme religion que les ouailles, car il estoit protestant ou luthérien, les Kers sont calvinistes, ou de quelqu'autre religion plus libertine) m'a raconté que les montagnards vouloient traiter la paix avec les Hiroquois, et que celuy qui tenoit les prisonniers luy avoit promis qu'on ne les feroit point mourir. Néantmoins ce misérable estant yvre d'eau-de-vie, qu'il avoit traité avec les Anglois pour des castors, appella son frère, et luy commanda d'aller donner un coup de couteau à l'un des Hiroquois et le tuer, ce qu'il fit. Voilà les pensées de la paix évanouies; on parle de la mort des autres. Le ministre entendant cela dit à ce sauvage qu'il n'avoit point tenu sa parole faisant mourir ce prisonnier. « C'est toi, répond le sauvage, et les tiens qui l'ont tué, car si tu ne nous donnois point d'eau-de-vie ny de vin nous ne ferions point cela. » Et de fait, depuis que je suis icy je n'ay veu que des sauvages ivres. On les entend crier et tempester jour et nuict; ils se battent et se blessent les uns les autres; et quand ils sont retournez à leur bon sens ils disent : « Ce n'est pas nous qui avons fait cela, mais toi qui nous donnes cette boisson. » Ont-ils cuvé leur vin, ils sont entr'eux aussi grands amis qu'auparavant, se disans l'un à l'autre : « Tu es mon frère, je t'ayme; ce n'est pas moi qui t'ay blessé, mais la boisson qui s'est servye de mon bras. » J'en ay veu de tout meurtris par la face; les femmes mesmes s'enyvrent et crient comme des enragées. Passé huict heures du matin, il ne fait pas bon les aller voir sans armes quand ils ont du vin. Quelques-uns de

nos gens y estans allez après le disner, un sauvage les voulut assommer à coups de hache; mais d'autres sauvages qui n'étoient pas ivres vindrent au secours. Quand l'un d'eux est bien ivre, les autres le lient par les pieds et par les bras s'ils le peuvent attraper. Quelques-uns de leurs capitaines sont venus prier les François de ne plus traiter d'eau-de-vie ny de vin, disans qu'ils seroient cause de la mort de leurs gens. C'est bien le pis quand ils en voyent devant eux d'autres autant yvres qu'ils sauroient estre. Mais finissons le discours de ces Hiroquois. Voicy donc comment les prisonniers furent traitez. Ils leur avoient arraché les ongles avec les dents sitost qu'ils furent pris; ils leur coupèrent les doigts le jour de leur supplice, puis leur tirèrent les deux bras ensemble par le poignet de la main avec un cordeau, et deux hommes de part et d'autre le tiroient tant qu'ils pouvoient. Ce cordeau entroit dans la chair et brisoit les os de ces pauvres misérables qui crioient horriblement. Ayans les mains ainsi accommodées on les attacha à des poteaux, et les filles et les femmes donnoient des présens aux hommes afin qu'ils les laissassent tourmenter à leur gré ces pauvres victimes. Je n'assistay point à ce supplice, je n'aurois peu supporter cette cruauté diabolique; mais ceux qui estoient présens me dirent, sitost que nous fumes arrivez, qu'ils n'avoient jamais rien veu de semblable.

Vous eussiez veu ces femmes enragées, crians, hurlans, leur appliquer des feux aux parties les plus sensibles et les plus vergogneuses, les piquer avec des aleines, les mordre à belles dents comme des furies et leur fendre la chair avec des couteaux. Bref ils exercèrent tout ce que la rage peut suggérer à une femme. Elles jettoient sur eux du feu, des cendres brus-

lantes, du sable tout ardent, et quand les suppliciés jettoient quelques cris, tous les autres crioient encore plus fort afin qu'on n'entendist point leurs gémissemens et qu'on ne fust touché de compassion. On leur coupa le haut du front avec un couteau, puis on enleva la peau de leur teste, et jetta-on du sable ardent sur le test découvert.

Maintenant il y a des sauvages qui portent ces peaux couvertes de leurs cheveux et moustaches par bravade. On voit encore plus de deux cens coups d'aleine dans ces peaux. Bref ils exercent sur eux toutes les cruautez que j'ay dit cy-dessus.

Quand on leur représente que ces cruautés sont horribles et indignes d'un homme, ils respondent : « Tu n'as point de courage de laisser vivre tes ennemis. Quand les Hiroquois nous prennent, ils nous en font encore pis; voylà pourquoy nous les traitons le plus mal qu'il nous est possible. »

Ils firent mourir un sagamo hiroquois, homme puissant et courageux; il chantoit dans ses tourmens. Quand on luy vint dire qu'il falloit mourir, il dit, comme tout joyeux : « Allons, j'en suis content; j'ay pris quantité de montagnards, mes amis en prendront encore et vengeront bien ma mort. » Là dessus il se mit à raconter ses prouesses et dire adieu à ses parens, à ses amis et aux alliez de sa nation, au capitaine flamand qui va traiter des peaux au pays des Hiroquois, par la mer du Nord.

Après qu'on luy eut coupé les doigts, brisé les os des bras, arraché la peau de la teste, qu'on l'eut rosty et bruslé de tous costez, on le détacha, et ce pauvre misérable s'encourut droit à la rivière, qui n'estoit pas loin de là, pour se rafraischir. Ils le reprirent, luy

firent encore endurer le feu une autre fois. Il estoit tout noir, tout grillé; la graisse fondoit et sortoit de son corps, et avec tout cela il s'enfuit encore pour la seconde fois; et l'ayant repris, ils le bruslèrent pour la troisiesme. Enfin il mourut dans ces tourmens. Comme ils le virent tomber, ils luy ouvrirent la poitrine, luy arrachant le cœur et le donnant à manger à leurs petits enfans; le reste estoit pour eux. Voylà une estrange barbarie. Maintenant ces pauvres misérables sont en crainte, car les Hiroquois sont tous les jours aux aguets pour surprendre les montagnards et leur en faire autant. C'est pourquoi nostre capitaine, voulant envoyer quelqu'un aux Hurons, n'a jamais peu trouver aucun sauvage qui y voulust aller.

C'est assez parler de leur cruauté, disons deux mots de leur simplicité. Un sauvage venant voir cet hyver le capitaine anglois, et voyant que tout estoit couvert de neige, eut compassion de son frère qui estoit en terre auprès de l'habitation des François; voylà pourquoy il luy dit : « Monsieur, vous n'avez point pitié de mon pauvre frère; l'air est si beau et le soleil si chaud, et néantmoins vous ne faites point oster la neige de dessus sa fosse pour le réchauffer un petit. » On eut beau luy dire que les corps morts n'avoient aucun sentiment, il fallut descouvrir cette fosse pour le contenter.

Un autre assistant aux litanies que disoient quelques François, et entendant qu'on disoit souvent ces paroles : *Ora pro nobis*, comme il ne les entendoit pas bien prononcer, il croyoit qu'on disoit : *Carocana ouabis*, c'est-à-dire du pain blanc. Il s'estonnoit que si souvent on répétast ces paroles : *Carocana ouabis*, du pain blanc, du pain blanc, etc.

Ils croient que le tonnerre est un oyseau, et un sau-

vage demandoit un jour à un François si on n'en prenoit point en France. Luy ayant dit qu'ouy, il le supplia de luy en apporter un, mais fort petit; il craignoit qu'il ne l'épouvantast s'il eust esté grand.

Au reste ce pays est une terre neuve, propre à froment et légumes, et où tous autres fruits croissent comme en France, riche en mines d'argent, cuivre et fer, plantée partout d'arbres de haute futaye d'extreme grosseur et hauteur, féconde en prairie à nourrir toute sorte de bétail. Son estendue est de plus de mil lieues, bornée de rivières et d'une mer fort poissonneuse, où se peschent force saumons, esturgeons et molues. La navigation y est seure, pour ce qu'elle se fait en pleine mer, où l'on ne peut estre guété des corsaires, et que personne ne prétend rien en ce pays-là depuis cent ans qu'il est aux François; ce qui paroist en ce que huict cens vaisseaux y vont et reviennent sans péril, avec trente pour cent de profit de leur pesche pour chacun voyage. Le royaume de la Cadie, où la colonie doit habiter, est à mesme hauteur que Marseille. Ceux qui s'entretiennent ou consument leur vie en procez pour un arpent de terre, en trouveront icy à meilleure composition.

..

n n'en pre-
il le supplia
il craignoit

propre à fro-
its croissent
nt, cuivre et
ye d'extreme
nourrir toute
le mil lieues,
nneuse, où se
olues. La na-
fait en pleine
saires, et que
depuis cent
ist en ce que
t sans péril,
pesche pour
où la colonie
Marseille. Ceux
vie en procez
cy à meilleure